

## Invitation à la haine

Daniel-Louis Beaudoin

Number 80, Spring 1999

Vérités et mensonges

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13597ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaudoin, D.-L. (1999). Invitation à la haine. *Moebius*, (80), 11–15.

DANIEL-LOUIS BEAUDOIN

*Invitation à la haine*

*Et soudain, tel un hurlement, un jour formidable  
a volé en éclats. La clarté d'un enfer glacé avait  
visité le contenu de toute chose, rempli chaque  
cervelle, chaque recoin. Tout demeura frappé de  
stupeur.*

Fernando Pessoa

Ce jour-là, j'étais occupé à faire se mouvoir dans ma tête le camion de pompiers que mon père avait dessiné à ma demande sur une feuille quadrillée. On entendait retentir la sirène à travers la ville. Un immeuble de quatre étages allait s'écrouler d'une minute à l'autre, dévoré par des flammes que j'avais allumées. Au début, je voulais seulement faire un feu de brindilles. Puis, je m'étais pris au jeu, jetant des bouts de papier, des branches mortes, des planches brisées dans le brasier naissant (j'étais très fort, comme tous les hommes de ma famille). Lentement, le feu avait commencé à lécher le mur de l'immeuble commercial et résidentiel derrière lequel je m'amusais. Puis, il y avait eu une déflagration et les flammes s'étaient emparées de l'édifice comme un enfant d'une sucrerie. Fier de mon coup, j'attendais l'arrivée des pompiers, que je désirais voir à l'œuvre, lorsqu'une voix autoritaire interrompit ma rêverie.

Ce que j'entendis à cet instant me rendit fou de rage. J'avais à peine quatre ans. Jamais je ne pardonnai à ma mère l'erreur de m'avoir asséné si tôt la Grande et Troublante Question, une question meurtrière, ravageuse, qui lui brûlait probablement les lèvres depuis le moment de ma conception: «Qu'est-ce que tu vas faire quand tu seras grand?» En ce matin gris et pluvieux du printemps 1965, je crus deviner que mon enfance, ce prélude récréatif aux grandes manœuvres du devenir, venait

de prendre un mauvais tournant. Un sinistre venait de se déclarer en mon sein, un brasier que rien ne put jamais éteindre, qui ronge mes horizons, qui recouvre toute pensée d'une suie opaque. Je n'avais pratiquement aucun passé et voilà qu'on me demandait de livrer mon avenir en pâture, de révéler ce que j'ignorais, d'imaginer ce que je pouvais à peine concevoir! Dès lors, les espoirs pesants et les questions pressantes des auteurs de mes jours ont transformé ma jeunesse en un interminable et futile interrogatoire. Cette inquisition servait de combustible à ma rage, stimulait mon imagination meurtrière. Sacrifier mes géniteurs à Vesta, à Mithra ou à Vulcain, tel fut le rêve le plus joyeux de mon adolescence.

Aussitôt que possible, j'ai déserté le foyer familial, ce pressoir où chaque jour on me rappelait les souffrances que ma mère avait endurées pour me faire cadeau de la vie, ce cadeau frelaté dont on se promettait bien de me refiler la facture. Sans hésiter, j'ai renié père, mère, patrie, législations et doctrines, tout en feignant d'étudier. Diplômé en m'as-tu-vu-la-culture, je me suis fait de nombreux ennemis, paraît-il, chez les baratineurs instruits. Renégat, apatride et boit-sans-soif, n'ayant méthodiquement rien retenu des sémiologies roboratives et des narratologies valétudinaires dont on a voulu m'emplier, je me suis un jour abandonné à la déraison. J'ai embrassé la décadence comme on entre en religion. Je suis devenu agitateur, menteur, manipulateur, farceur cynique. Aux olympiades de la malveillance, je mérite à la fois l'or, l'argent et le bronze.

Cependant, malgré toutes mes ivresses, délires et débauches (véritables ou imaginaires), je n'ai jamais pu me débarrasser de la Grande et Troublante Question. Ma mère a planté ce cactus sous mon crâne et, encore aujourd'hui, il m'écorche cruellement le cervelet. Bien sûr, j'ai renié qui de droit. Toutefois, de nos jours, ce ne sont plus mes parents qui me la posent, la GTQ. C'est la société tout entière. Je dois devenir grand dans les plus brefs délais. On ne peut pas dire que j'essaie très fort. C'est peut-être là que le bât blesse...

En fait, la réponse à cette maudite question, je la possède depuis toujours, c'est-à-dire depuis cet horrible

matin de 1965. C'est une réponse brève, spontanée et définitive: RIEN. Je ne veux rien faire quand je serai grand! Pourquoi vouloir faire quoi que ce soit? De toute façon, que je le veuille ou non, ne serait-ce que pour survivre, je suis obligé d'agir de temps à autre. Acheter du lait, mettre des lettres à la poste, remplir des formulaires... Ma volonté intervient très peu dans ce processus. «Quand on veut, on peut et ceux qui veulent réussissent», disait mon père, ce roquet. Et moi, le fêlé, au lieu de me laisser guider par ce principe exemplaire, je refuse de vouloir!

Mais refuser de vouloir, est-ce seulement possible? Quand j'écris ces lignes, par exemple, on peut penser que j'ai envie de dire quelque chose. Pourquoi noircirais-je tant de papier si je ne voulais rien offrir à l'humanité? Probablement parce que cela me permet d'atteindre mon unique objectif: emmerder mon prochain, que j'aime comme moi-même, c'est-à-dire pas beaucoup. J'écris pour t'embêter, toi qui commets la réjouissante erreur de me lire! Dans un pays civilisé, on exterminerait les individus de mon espèce afin de maintenir la collectivité dans un état de soumission productive. Ce que je serai quand je serai grand? Un pouilleux, un crosseur, un ministre du culte. Un pompier, un proxénète, un chef d'entreprise, un intellectuel bien-pensant. Un artiste, peut-être. Un parasite? Certainement! Quand j'aurai réalisé ma grande ambition, celle d'inexister sauvagement, je m'habillerai d'un imperméable et j'exhiberai mon zizi sur la place publique. J'aurai les dents croches. Mon regard vicieux fera fuir la jeunesse émoustillante. Avec un peu de chance, je serai interné, bourré de somnifères et contraint au sommeil jusqu'à mon dernier soupir.

En attendant, je fais semblant de m'intéresser au présent et à l'avenir, aux autres et à moi-même. Je fais semblant de sourire, de m'exciter, de me régaler, de me détendre, de m'attendre à ce que le lendemain soit plus intéressant que la veille. Je simule à grand-peine. J'ai peine à dissimuler la vérité, ma vérité, c'est-à-dire la répugnance que j'éprouve à l'égard de mes semblables. Tu veux la liste de tout ce que je méprise? Pense à ce qui te fait haleter, à ce qui fait courir les foules. Et à tout le reste. Il y a pourtant une chose qui ne me dégoûte pas:

l'ennui. Aimer l'ennui, n'est-ce pas aimer la vie? Un cabotin nommé Voltaire a écrit un jour que «tous les genres sont bons, sauf le genre ennuyeux». Pourquoi a-t-on tant besoin d'être distrait et diverti? Parce que pour l'essentiel, vivre, c'est s'ennuyer. Tu crois que je me trompe? Et alors? Il faut bien tromper quelqu'un.

Persécuter les amateurs de pathétique, ces victimes geignardes et militantes, pourfendre les objecteurs de conscience, les écrivains à la réputation surfaite (cela existe, crois-le ou non), ridiculiser les vierges offensées, humilier les songe-creux: voilà une activité sanitaire qui pourrait constituer ma mission. Malheureusement, à mes yeux, le seul genre ennuyeux, c'est le genre humain et je n'éprouve nul besoin de le corriger. L'oisiveté décadente a ses bons côtés. On profite davantage du spectacle. On se repose pendant que les autres courent à leur perte.

En vérité, le drame de ma vie fut de grandir au milieu de gens ordinaires. L'ordinaire, tu t'en doutes, est l'apanage des bornés, des castrés de l'occiput. L'ordinaire a des bornes, même si son territoire est illimité. Les pensées y sont bien circonscrites, bien découpées, bien identifiées et bien emballées, comme les viandes à la boucherie. Le doute, cette panouille, passe directement de l'étal à la poubelle, car l'homme ordinaire pense maigre. Mes géniteurs me tueraient certainement s'ils savaient ce que j'ai dans la tête. Tout plutôt que de me libérer de cet ordinaire constituant mon héritage. Je suis né dans cette prison et, selon eux, je devrais y trouver mon compte. Malheureusement, je ne sais pas compter. J'ignore totalement ce que peut valoir un moins que rien.

Maintenant, tu crois me connaître, pouvoir me décrire, me cerner, me saisir. Tu peux prédire toutes mes réactions. Tu prétends caresser mon point faible, insérer ton doigt dans ma plaie, dans l'ouverture par laquelle mon âme s'échappe pour s'évanouir dans les brumes de notre inespoir commun. Cause toujours, tu m'intéresses! Profite bien de ta chance, larve moite. Peu de choses et peu de gens m'intéressent. Qu'est-ce qui peut intéresser un parasite? Le sexe, bien sûr. Mais moi, je ne l'intéresse pas. Le sexe me fait la gueule. S'il me tend les bras, je lui

fais la peau. Finalement, il y a des tas de choses que je veux faire!

Tu es toujours là? Pas moyen de te décourager. Tu dois me trouver fascinant, dis donc! Attention, je ne suis pas dupe. Derrière ton attitude flatteuse, je devine l'injure. Tu me trouves ignoble, amoral, cinglé. De plus, selon toi, j'écris comme une savate. Je ne te contredirai pas, par pure fainéantise, mais sache tout de même ceci: je préférerai toujours ma savate à ton moignon et ma solitude à ton besoin frénétique de t'entourer. Comprends-moi bien: si je te parle de ma solitude, ce n'est pas pour me faire plaindre. Le sort est coquin et je m'en accommode. Ne t'y trompe pas, face de raine. Je n'ai que faire de ta compassion. De toute façon, tu ne m'es rien. Je t'invente à mesure, je te mens à ma mesure. Est-ce que tu commences à me détester? Bien. Tu es sur la bonne voie...